

LIVRES

Un climat de changement

A la veille de la conférence de Copenhague sur le changement climatique, trois ouvrages en anglais qui abordent cette grande préoccupation de manière très différente.

THE POLITICS OF CLIMATE CHANGE
par Anthony Giddens
Polity, 2009, 264 pages

Pourquoi des gens continuent-ils à rouler en 4x4 en ville ? C'est sur cette interrogation que débute le nouveau livre du théoricien vedette de la « troisième voie », Anthony Giddens, sur lequel s'appuya Tony Blair. Ces automobilistes ne croient pas, pense-t-on, à la réalité du changement climatique ni à l'utilité de faire évoluer leurs comportements. Pour notre auteur, il en va tout autrement. Avec du souffle et des idées, Giddens ne se fait ni climatologue, ni prophète de l'apocalypse. Il reste sociologue des politiques et du monde dans lequel il vit. Il s'intéresse à ce qu'il baptise « le paradoxe de Giddens » : celui-ci consiste à savoir que la catastrophe est inévitable, et à ne rien faire malgré tout. L'explication est simple.

Le futur est toujours dévalué, surtout quand les implications quotidiennes du phénomène annoncé sont encore faibles. D'où un plaidoyer pour le retour de la planification afin d'alimenter de véritables politiques du changement climatique.

Dans ces politiques, à bâtir, l'Etat (qui est dit « assureur ») a un rôle à jouer. Régulations et restrictions supplémentaires ne sont pas forcément nécessaires. Elles peuvent d'ailleurs être contre-productives, donnant une image de menace constante. A la différence des écologistes intégristes, Giddens souligne que l'objectif n'est pas de « sauver la planète » mais de préserver, voire d'améliorer le mode de vie humain. Il soutient l'efficacité des mécanismes de marché, dans une « civilisation véritablement globale ».

Réintroduire du long terme en politique
Ses recommandations passent par la réintroduction du long terme en politique, une meilleure information et une mobilisation accrue des citoyens. Plus concrètement, retrouvant les accents qui ont fait son succès, ce proche de Tony Blair et de Bill Clinton invite à de la « transcendance politique ». Le réchauffement n'est ni de gauche, ni de droite. C'est un risque, avec sa face négative, mais aussi ses aspects positifs comme la perspective de réelle émergence d'une économie verte, accompagnant des coopérations internationales renforcées. Pour cela, Giddens croit en l'innovation et en la technologie, sans utopie. D'un point de vue technique, il préfère au bricolage d'une taxe carbone la refonte de la fiscalité pour davantage de justice sociale et environnementale. Dans cette dynamique, les pouvoirs publics ont à investir dans l'innovation écologique. Facilitateurs, ils doivent permettre d'atteindre les objectifs fixés. Ceci passera par de nouvelles relations Chine-Etats-Unis, de nouveaux modèles économiques (qui feront peut-être la prochaine bulle « verte », mais

c'est une autre histoire), et par des incitations autres que des malus pour ceux qui roulent en 4x4 quand c'est inutile.

THE DESIGN OF CLIMATE POLICY
dirigé par Roger Guesnerie
et Henry Tulkens
MIT Press, 2008, 408 pages

Les économistes ne sont pas climatologues. La discipline dispose néanmoins de ses équations et simulations relatives à l'efficacité des politiques climatiques. Emmenés par Roger Guesnerie (Collège de France) et Henry Tulkens (Université catholique de Louvain), une trentaine d'entre eux, venus du monde entier, proposent une sorte d'état de l'art en la matière.

Dans un ouvrage bien plus sérieux que spectaculaire, tiré d'une conférence tenue en 2005, les analyses spécialisées traitent des chemins à emprunter pour contribuer à réduire les émissions de CO₂. Deux grandes catégories d'outils, maintenant classiques, sont à disposition. Ce sont tout d'abord des impôts qui incitent à la modération des consommations. Ce sont aussi des marchés des droits à polluer pour contenir cette externalité négative des activités humaines.

Pour les connaisseurs éclairés

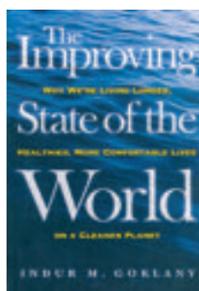
Le livre est organisé en quatre parties. Le premier thème est celui des institutions internationales adaptées, notamment pour impliquer au mieux les pays en voie de développement. Le deuxième traite de la coopération internationale, mobilisant la théorie des jeux pour évaluer les forces et faiblesses des différentes coalitions possibles, sachant que l'intérêt de courte vue mais de tout un chacun est de ne pas participer à l'effort collectif. La troisième partie aborde le choix des objectifs (doit-on fixer des prix ou bien des volumes d'émission ?) et les dimensions temporelles des politiques (comment optimiser la séquestration du stock de gaz à effet de serre dans l'atmosphère ?). La quatrième présente différents modèles.

Ce document, destiné à un public de connaisseurs éclairés, reprend à la manière des économistes les grands défis d'une action publique, par essence circonscrite dans le temps et dans l'espace, face à des problématiques sans frontières comme les problèmes environnementaux. Les textes rebondissent (comme on dit aujourd'hui) les uns sur les autres dans des discussions importantes sur les caractères souhaitable et ensuite possible du renforcement de la coopération internationale (pour qu'elle soit mutuellement avantageuse), ou bien de l'unification des prix du carbone. On y trouvera également des interrogations sur le fonctionnement et la dynamique des marchés des quotas. Le tout constitue une pièce précieuse

d'évaluation du protocole de Kyoto, d'imagination pour de nouveaux mécanismes post-Kyoto et d'appréciation de la qualité de l'environnement en tant que bien public global.

THE IMPROVING STATE OF THE WORLD
Why We're Living Longer, Healthier, More Comfortable Lives on a Cleaner Planet,
par Indur M. Goklany
Cato Institute, 2007, 516 pages

Il n'y a pas que Claude Allègre pour nourrir la controverse technico-politique sur le réchauffement climatique. En l'espèce, le camp libertarien, incarné par le Cato Institute, n'est pas en reste. Dans un gros volume truffé de tableaux chiffrés et de graphiques, Indur Goklany rappelle d'abord avec force que le monde et les hommes qui l'habitent se portent toujours mieux. Les conditions de vie se sont



généralement améliorées. Partout (ou presque), on vit plus longtemps, plus sainement, plus tranquillement. Du côté de l'environnement, la nature se porterait également mieux. Incarnation conjointe de ces deux évolutions positives, le nombre de morts liées aux événements climatiques (sécheresse, tempête ou inondation) a baissé sur le siècle.

Goklany, qui travaille dans les « think tanks » conservateurs, insiste sur la tendance éternelle à noircir l'avenir (singulièrement maintenant lorsqu'il s'agit de pétrole et de carbone). Il relève la tendance nouvelle à avoir une vision romantique de la nature.

Le monde saura s'adapter

Pour Goklany, la croissance et la technologie ne sont pas le problème, mais la solution des questions d'environnement. Elles ont, au total et au final, un impact toujours positif. La croissance serait ainsi par nature verte. Comme il y a une transition démographique, Goklany est de ceux qui croient à une « transition environnementale ». Le monde saura s'adapter. Sur le plan prescriptif, plus polémique encore, Goklany soutient que les grandes interventions publiques de limitation ne servent à rien. La voie est dans l'innovation, l'établissement de marchés libres et le développement des échanges.

Dans son combat virulent, mais documenté, contre les néo-malthusiens (qu'il repère partout), il n'emporte certainement pas tout le temps la conviction. Il met en doute des vérités établies (ce qui dérange), il autorise toutefois une vraie critique des prédicteurs du principe de précaution et des fondamentalistes du développement durable. Résolution écologique incorrecte.

JULIEN DAMON EST PROFESSEUR ASSOCIÉ À SCIENCES-PO (MASTER D'URBANISME).

CHRONIQUE DU CERCLE DES ÉCONOMISTES PAR JACQUES MISTRAL

Le véritable avenir de Shanghai

Les ambitions de Shanghai excitent les esprits. Le gouvernement a officiellement annoncé, en avril 2009, son objectif consistant à faire de Shanghai la grande place financière internationale du pays. Les enjeux sont immenses, d'abord pour l'industrie financière mondiale, tous les grands acteurs y prennent leurs marques ; ils sont aussi de nature macroéconomique et politique. L'avenir de la monnaie chinoise, son éventuelle convertibilité, sa possible accession, à un horizon plus éloigné, au statut de monnaie de réserve internationale dépendent au premier chef du développement d'une grande place financière mondiale. Cela peut-il intervenir, comme l'affirme la déclaration gouvernementale, dès 2020 ?

Face au Bund, les gratte-ciel qui se dressent en masse à Pudong ne peuvent qu'impressionner. Mais la réalité financière d'aujourd'hui invite à faire preuve de prudence tant le chemin à parcourir semble important. D'abord les hommes : malgré d'excellentes formations, il est clair que Shanghai est très loin de receler les compétences que l'on s'attend à trouver dans les activités de marché typiques d'une grande place financière comme à Hong Kong. Ensuite, la fiscalité, qui joue, comme on sait, un rôle important pour attirer et conserver les « talents » : le taux marginal de l'impôt sur le revenu est actuellement de 40 % à Shanghai, de 10 % à Hong Kong. Enfin, les capitaux, qui circulent largement en dehors de Shanghai, ils sont à Pékin pour les grandes institutions bancaires publiques et, pour les patrimoines privés, passent par Hong Kong. Bref, Shanghai paraît coincée entre Pékin, où se concentrent les régulateurs et qui a, sur le plan politique, repris en main une municipalité indisciplinée et corrompue, et Hong Kong, dont la vitalité persistante et prometteuse a été récemment illustrée par la décision du CEO de HSBC, Hong Kong and Shanghai Bank, de s'y installer... Alors, la cause est-elle entendue, Shanghai-2020, ne serait-ce qu'un trompe-l'œil ?

Certainement pas. Mais il faut adopter un point de vue un peu différent et renoncer en particulier à l'idée que la création d'« une place financière de niveau international » viserait à créer une sorte d'avatar de la City. Vu de Pékin, la prééminence financière de Londres s'est accompagnée, pour la Grande-Bretagne, d'une sorte de désastre industriel. Et c'est une ambition bien différente qui anime la Chine, elle consiste plu-

tôt à amplifier les succès déjà acquis en se fondant principalement sur le développement de l'économie dite « réelle ». Ce qui est fondamentalement en jeu à Shanghai, c'est l'avenir industriel du pays, la promotion d'activités à plus forte valeur ajoutée et la délocalisation, vers l'intérieur du pays, des activités traditionnelles à bas coûts de main-d'œuvre.

Pour qu'une telle stratégie réussisse, il faut – et les dirigeants chinois en sont très conscients – réunir tous les ingrédients, la formation et la recherche, le shipping et la logistique, les services sophistiqués qu'exige cette montée en puissance. Voilà où intervient la place financière parce que, dans cette transition, la Chine, et Shanghai en particulier, seront confrontées à deux défis : un, l'allocation du capital va soulever des questions inédites que les techniques actuellement utilisées ne permettront absolument pas de traiter, ce que le récent plan de relance a confirmé en montrant que seuls les instruments publics les plus traditionnels étaient disponibles ; deux, la compétition internationale, dès lors

Ce qui est fondamentalement en jeu à Shanghai, c'est l'avenir industriel du pays.

que les producteurs chinois, quittant le seul terrain des biens de consommation courants, se préparent à faire face aux industriels les plus sophistiqués de la planète, cela ne se fera pas sans le concours qu'apporte les instruments financiers les plus modernes.

Bien sûr, Shanghai n'est pas seule, la Chine est suffisamment grande pour abriter plusieurs régions capables de mener cette stratégie, dans le Sud ou dans le Nord-Est en particulier. Mais dans cette perspective, Shanghai retrouve ses avantages comparatifs : ses infrastructures, son ouverture à l'international, le lien avec l'arrière-pays, en particulier avec Taïwan, qui va peser lourd. Bref, Shanghai ne dupliquera pas Hong Kong mais elle n'a pas fini de nous surprendre : Shanghai accueillera en 2010 l'exposition universelle et ce sera la première, depuis 151 ans, à ne pas se tenir dans un pays anciennement industrialisé !

Jacques Mistral est directeur des études économiques à l'Ifrri.

LA REVUE DU JOUR

Copenhague : la boîte à outils de l'économiste



La question. Quel est le nom du modèle qui a servi dans les calculs théoriques du rapport Stern, et qui sait qu'il est fondé sur la théorie économique des « coûts-avantages » (voir la réponse ci-dessous) ? Loin d'un quiz, ces « Regards croisés sur l'économie » tentent de définir quelle sera la prochaine boîte à outils de l'économiste. En effet, les travaux récents de l'économiste du MIT Martin Weitzman montrent la nécessité pour les économistes, après les climatologues, de prendre en compte l'apparition d'une très petite probabilité d'événements très graves, des catastrophes qui n'entrent pas dans les anciennes modélisations, souligne Katheline Schubert. L'ancienne directrice des régulations

économiques du ministère de l'Ecologie, Sylviane Gataldo, reste persuadée de la pertinence d'instruments économiques tels la taxe carbone et les droits d'émissions par rapport à la réglementation (qui édicte par exemple les critères d'efficacité énergétique de tel ou tel bien d'équipement).

La réponse. Le modèle Page utilisé dans le rapport Stern en 2007 est un très gros modèle dit d'évaluation intégrée (MEI) qui couple un modèle économique et un modèle climatique.

La limite. Avec leurs entrées multiples, ces « Regards croisés » ressemblent à une compilation d'articles pour public averti. Loin de vulgariser, certains essais utilisent un jargon qui permet d'être précis mais peut rebuter dans la lecture.

J.-M. C.
« Les économistes peuvent-ils sauver la planète ? », « Regards croisés sur l'économie », numéro 6, novembre 2009, 260 pages.

Culture impertinente

L'auteur phare de Jalons, groupe qui se délecte du pastiche et de l'impertinence avec un certain sérieux depuis longtemps, propose sa vision de la culture. Amusant et même instructif.

MANUEL D'INCULTURE GÉNÉRALE
par Basile de Koch
Flammarion, coll. Parti pris, 2009,
256 pages, 25 euros

Esprit dandy, Basile de Koch (pseudo-nyme malicieux d'une plume politique devenue chroniqueur et, surtout, observateur original de nos codes et travers) nous invite à briller dans les dîners en ville. Dans cet ouvrage de facture inimitable, offert en ouverture à Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture, « qui n'a pas un métier facile », l'auteur propose un tour d'horizon en sept chapitres de ce que l'homme du monde est supposé savoir. De l'histoire au septième art (« trop peu d'œuvres, beaucoup de cinéma »), il s'agit de sonder notre inculture.

Une rare maîtrise du verbe

Aidé par des antisèches et des quiz thématiques, le lecteur navigue dans la philoso-



phie, la peinture, la science, la politique. Il croîsera des Néandertaliens, Socrate (« mal vu chez les Grecs »), le big bang (« initiales BB »), le « Who's Who » des divinités égyptiennes, Jeff Koons, Kraftwerk, Heidegger, BHL ou Grand Corps Malade. Un regret, il ne trouvera pas de développements particuliers sur l'économie dans ce livre français imprimé en Slovénie.

S'il y a ironie, il n'y a pas pitié. Au contraire. Avec une rare maîtrise du verbe, de la formule et de l'intertitre, il y a une pensée amusée et caustique, traversée de considérations religieuses, sur le monde

contemporain. Elitiste et élevé, le propos passe par une fausse complexité avec le lecteur tutoyé.

Pour sourire, réviser, s'étonner

Ce manuel d'inculture est la pièce maîtresse d'une œuvre sérieuse et drôle à la fois, distrayante et potentiellement dérangeante. Basile de Koch et ses amis du groupe Jalons se sont en effet illustrés depuis longtemps, entre autres, dans le pastiche journalistique de qualité (« Le Monstre », « Laberration », « Voiri », etc.). Implicitement érigé en réaction aux facilités, aux bien-pensants et à l'abrutissement, ce travail, qui n'est pas seulement fait pour faire rire, a souvent été imité, jamais égalé, parfois critiqué.

Cette somme abordable est assurément une idée de cadeau de Noël, pour un prix modique, à offrir à soi-même ou à des proches pour sourire, réviser, s'étonner.

J. D.